DISSERTATION

N° 86.

SUR

LA PATHIDIE,

VULGAIREMENT NOMMÉE *HYPOCHONDRIE*,

CONSIDÉRÉE EN GÉNÉRAL, ET PARTICULIÈREMENT SOUS LE RAPPORT DE SON SIÉGE;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 4 mai 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR P.-G. LÉHU, de Paris,

Département de la Seine.

Le son le plus léger le fait frémir d'horreur;
Et de son cerveau creux la membrane affligée,
Du moindre ébranlement se trouve dérangée.

L'Hypochondre, de J.-B. ROUSSEAU.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	.....
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* CLOQUET, *Examinateur.*
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL, *Président.*
Opérations et appareils	RICHERAND, *Suppléant.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. FOUQUIER. ..... CHOMEL.
Clinique chirurgicale	DUBOIS. BOYER. ROUX. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Berard.	Gibert.
Blandin.	Hatin, *Examinateur.*
Bouillaud.	Lisfranc.
Bouvier, *Examinateur.*	Martin Solon, *Examinateur.*
Briquet.	Piorry, *Suppléant.*
Brongniart.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.
Dubled.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Témoignage d'une éternelle reconnaissance.

A MONSIEUR ANDRAL.

Témoignage d'estime, d'amitié et de reconnaissance.

P.-G. LÉHU.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

INTRODUCTION.

S'il est un sujet de méditations pénibles, c'est sans aucun doute une maladie qui, essentielle aux sociétés civilisées, dont elle semble suivre les progrès, avec lesquels elle augmente de fréquence et peut-être aussi d'intensité, choisit le plus ordinairement ses victimes parmi les membres de ces sociétés les plus précieux, les plus utiles, et qui, les attaquant dans la partie la plus noble d'eux-mêmes, celle qui a l'intelligence pour fonction, y jette des racines d'autant plus profondes que celle-ci réagit davantage sur elle et fait plus d'efforts pour s'en débarrasser.

C'est peut-être exclusivement, en effet, dans les pays civilisés, les grandes villes surtout, que règne cette affection toute mentale. Les peuples sauvages ayant été reconnus généralement peu soucieux du lendemain, et l'habitant des campagnes, quoique avec un degré de civilisation plus

avancé, exerçant d'ailleurs trop peu son intelligence et faisant d'autre part beaucoup d'exercice, paraissent devoir également lui échapper : elle reste donc en partage aux citadins, et, parmi ceux-ci, aux hommes sensibles et doués d'une imagination ardente, à ceux principalement qui, par état ou par goût, consument leurs veilles dans les travaux du cabinet.

Si les temps de troubles civils, et ceux encore plus déplorables de guerre étrangère et d'invasion, laissent des traces funestes de leur passage, c'est surtout en déterminant cette triste maladie, accompagnée le plus souvent de terribles complications, chez beaucoup d'hommes généreux, aussi malheureusement que justement passionnés pour la gloire et l'indépendance de leur patrie opprimée.

Combien de fois, hélas! un père infortuné, jaloux de remplir fidèlement les devoirs que lui imposa la nature, inquiet sur le sort qu'il pourra procurer à ses nombreux enfans, ne s'est-il pas vu, par le fait même de sa tendre sollicitude, frappé d'une affection redoutable qui, le privant tout à coup de ses forces et de son courage, l'a empêché d'atteindre le noble but qu'il s'était proposé!

Le malheureux artisan, privé souvent des premiers moyens

d'existence, enchaîné sans retour à la profession qui lui a coûté le sacrifice de toute sa jeunesse, se voit entraîné continuellement vers le terme fatal sans pouvoir échapper à un travail aussi nuisible qu'inévitable, et dont cependant l'abandon seul pourrait le rendre à la santé.

Le nombre considérable d'hommes affectés d'hypochondrie qu'on rencontre dans le monde, celui encore assez grand de nos condisciples atteints de cette maladie, à laquelle nous n'avons pas échappé nous-même dans les premières années de nos études, avaient depuis long-temps attiré toute notre attention; et, nous devons l'avouer, plus nous y avons réfléchi, et moins il nous a été possible de lui reconnaître un autre siége que le cerveau. C'est dans l'intention de détruire l'une des principales sources de l'erreur où sont tombés la plupart des auteurs qui ont écrit sur cette maladie que nous proposons de la nommer *pathidie*, de παθος, *maladie*, et de ἰδεα, *maladie idée, maladie dans l'idée, maladie de l'imagination.*

Cependant qu'on n'aille pas croire, d'après cela, que nous la regardons comme purement imaginaire, c'est à dire comme n'existant pas. Nous pensons, au contraire, que les douleurs accusées sont réellement senties; mais en même

temps nous croyons que la plupart d'entre elles ont leur siége dans le cerveau, qui les rapporte au point fixé dans l'imagination, et que les autres, qui ne sont d'ailleurs que sympathiques, sont exagérées dans les récits que le malade en fait.

DISSERTATION

SUR

LA PATHIDIE,

VULGAIREMENT NOMMÉE *HYPOCHONDRIE*,

CONSIDÉRÉE EN GÉNÉRAL ET PARTICULIÈREMENT SOUS LE RAPPORT DE SON SIÉGE.

Définition et siége.

L'HYPOCHONDRIE, ou mieux la pathidie, consiste en un état particulier du cerveau dans lequel le malade, en proie à des inquiétudes continuelles, éprouve un penchant presque invincible à s'occuper de tout ce qui a rapport à sa santé, et surtout à se croire atteint ou tout au moins menacé d'affections redoutables et le plus souvent inconnues, dont son imagination exaltée lui retrace les symptômes, qu'il se persuade éprouver réellement. Elle s'accompagne le plus ordinaire-

ment de troubles variables, tant par leur nature que par leur siége, dans les fonctions digestives, circulatoires et respiratoires. Quelques-uns de ces troubles, ceux de la digestion surtout, peuvent s'être manifestés d'une manière fixe ou passagère, long-temps même avant l'invasion des symptômes caractéristiques de la maladie, dont on peut alors les regarder comme la cause éloignée, celle-ci étant toujours due à une prédisposition héréditaire ou acquise de la pulpe encéphalique, et pouvant d'ailleurs avoir été préparée ou déterminée par une lésion quelconque dans un organe quel qu'il soit.

La pathidie est donc tantôt primitive et tantôt consécutive, distinction qu'il est important d'établir, si l'on veut reconnaître les symptômes qui lui appartiennent en propre et les distinguer de ceux qui ne sont que sympathiques ou qui, même lui étant tout à fait étrangers, doivent faire diagnostiquer une complication.

Le sentiment des auteurs a varié relativement à son siége et à sa nature : les uns l'ont considérée comme nerveuse, et ont placé son siége tantôt dans le cerveau (*Willis*, *Linnée*, etc.), tantôt dans l'abdomen. (*Hippocrate*, *Galien*, etc.) C'est en considération de cette dernière opinion qu'on lui avait appliqué le nom d'*hypochondrie*, tiré de ὑπὸ, *sous*, et de χόνδρος, *cartilage*. M. Broussais, dans ces derniers temps, lui a assigné le même siége ; mais il la regarde en même temps comme inflammatoire par sa nature, et chronique par sa marche.

Nous avons dit, dans notre définition :

1°. *La pathidie consiste en un état particulier du cerveau dans lequel le malade, en proie à des inquiétudes continuelles, éprouve un penchant presque invincible à s'occuper de tout ce qui a rapport à sa santé, et surtout à se croire atteint ou tout au moins menacé d'affections redoutables et le plus souvent inconnues, dont son imagination exaltée lui représente les symptômes, qu'il se persuade éprouver réellement.*

C'est, en effet, là son caractère principal, celui qui la constitue véritablement, et pour ainsi dire le seul signe qu'en présentent certains

malades, chez qui les fonctions digestives offrent à peine quelques légères altérations, ou même n'en présentent pas du tout. Ces individus offrent d'ailleurs toutes les apparences d'une santé parfaite, jouissant d'un certain embonpoint, présentant des forces, de la fraîcheur, mangeant beaucoup et digérant de même ; seulement ils sont remarquables par une certaine tournure d'esprit, un *modus dicendi* tout particulier, une espèce de monomanie, en un mot, dont l'objet est leur santé ; ils en parlent continuellement. Avides de tout ce qui peut leur fournir des renseignemens à ce sujet, ils recherchent avec empressement la lecture des livres qui traitent de la médecine, ainsi que la fréquentation des personnes avec qui ils espèrent pouvoir en parler. Sans cesse ils se disent affectés ou menacés de maladies graves, qu'ils feignent parfois de ne point redouter; mais, le plus ordinairement, tout dans leur conduite dément ce prétendu stoïcisme; ils ne craignent pas la mort, disent-ils, mais ils font tout pour éviter la douleur qui y conduit; ils affectent quelquefois peu de confiance dans les médecins ainsi que dans leur art, et cependant ils mendient les conseils de quiconque veut bien leur en donner, fût-ce même les gens les plus ignorans, pourvu qu'ils en obtiennent une recette nouvelle : en effet, comme ils ont usé de tous les médicamens, et presque toujours en vain, ils en sollicitent toujours de nouveaux, et refusent toute efficacité à ceux qu'ils ont déjà employés.

Une femme pathidiaque, à laquelle je donnais mes soins, en vint tout à coup, malgré son état de souffrance déjà fort ancien et ses plaintes continuelles au sujet d'une maladie inconnue, disait-elle, aux médecins, en vint tout à coup, dis-je, à douter qu'elle eût été réellement malade, parce que j'étais parvenu en quelques jours à arrêter un dévoiement chronique, qui l'affaiblissait et augmentait son anxiété, à l'aide d'une potion dans laquelle j'avais fait entrer un médicament qu'elle connaissait déjà, aussi bien d'ailleurs que la plus grande partie des autres substances pharmaceutiques.

Entêtés de leurs chimères, ces malades y tiennent, quoi qu'on puisse dire pour les en dissuader; et ce n'est souvent qu'en feignant

d'abonder dans leur sens que l'on peut espérer de capter leur confiance, que d'ailleurs on conserve rarement fort long-temps. Aussi leur inquiétude va-t-elle le plus ordinairement en augmentant : la peur d'aujourd'hui vient s'ajouter à la peur d'hier, que doit grossir encore celle de demain ; et bientôt, à charge à eux-mêmes, dégoûtés de leurs semblables, qui, à la vérité, nont pas toujours pour eux l'indulgence que réclame leur état, ces malheureux renoncent d'abord à toute société, et ensuite à toute espèce de mouvement, dans la crainte d'avancer le terme fatal, qu'ils appellent quelquefois, il est vrai, mais dont presque toujours ils sont fort effrayés.

Ces malades conservent souvent pendant fort long-temps, et même quelquefois pendant tout le reste de leur vie cette apparence de santé parfaite, ainsi que l'intégrité de leurs fonctions organiques ; cependant il faut convenir que, le plus ordinairement, tôt ou tard ces fonctions finissent par s'altérer, soit que le cerveau, maintenu dans l'éréthisme par cet état continuel d'exaltation, porte sympathiquement le trouble dont il est atteint vers les organes avec lesquels il est en communication directe par le pneumo-gastrique (*poumon, cœur, estomac*), soit que, au contraire, détournant à son profit les forces qu'il a coutume de dispenser à ceux-ci, leur action vienne à languir d'abord et par la suite à se détériorer, soit enfin que le pathidiaque, dans l'intention de guérir une maladie qui n'existait pas, en ait déterminé une véritable en s'administrant des médicamens actifs de son propre chef ou sur l'avis de quelque empirique, et, ce qui vaut autant, de quelque commère.

Boileau n'a-t-il pas sans intention, ou plutôt malgré son intention, fait la peinture énergique d'un de ces malades, dans ces vers que je me rappelle en passant ?

> Qu'il paraît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
> Le printemps, dans sa fleur, sur son visage est peint !
> Cependant à l'entendre, il se soutient à peine ;
> Il eut encore hier la fièvre et la migraine ;
> Et, sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
> Il serait sur son lit peut-être à tremblotter.

Et n'est-ce pas injustement qu'il a dit dans les suivans ?

T'accommodes-tu mieux de ces douces Menades
Qui, dans leurs vains dégoûts, sans mal toujours malades,
Se font, des mois entiers sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé.

Ces individus sont réellement malades, seulement il se trompent ordinairement sur la nature et le siége de leur affection.

Ne sait-on pas d'ailleurs que la nature, qui paraît avoir été inépuisable dans ses ressources lorsqu'il s'est agi de doter ce sexe de tant de charme et de tant de moyens de nous captiver, a paru tout à coup réduite presqu'à l'impuissance, quand il a fallu lui procurer ceux de se conserver; et que cet être charmant, doué de tant de pouvoir quand il s'agit d'embellir l'existence d'un autre, en est presque dépourvu quand il faut conserver la sienne.

C'est malheureusement, hélas! un fait par trop certain, que les femmes sont exposées à un bien plus grand nombre de maladies que les hommes. Ceux-ci doivent la plupart de celles qui les accablent à l'abus qu'ils ne font que trop souvent des puissans moyens de réaction qu'ils ont reçus avec la vie.

2°. *Elle s'accompagne le plus ordinairement de troubles variables, par leur nature et leur siége, dans les fonctions digestives, circulatoires et respiratoires. Quelques-uns de ces troubles, ceux de la digestion surtout, peuvent s'être manifestés d'une manière fixe ou passagère, long-temps même avant l'invasion des symptômes caractéristiques de la maladie, dont on peut alors les regarder comme la cause éloignée.*

C'est souvent ainsi que les choses se passent chez les gens qui font peu de mouvemens, et qui en même temps exercent trop peu ou par trop leur intelligence; l'estomac cesse peu à peu ses fonctions; dans le premier cas, parce que le cerveau lui-même, privé de ses excitans naturels, tombe dans l'inertie; et dans le second, parce que, occupé seul et pour ainsi dire à l'exclusion de tous les autres organes,

il détourne à son profit toutes les forces de la vie : *Duobus fonctionibus simul laborantibus vehementior alteram obscurat*, a dit M. *Des-Genettes*. Le malade commence par éprouver tous les phénomènes qui dépendent de la lenteur des digestions (perte d'appétit, empâtement de la bouche au réveil le matin, avec éructations nidoreuses, pesanteur à l'épigastre après l'introduction des alimens, soulèvement des hypochondres, borborygme, etc.). Plus tard, la réparation étant insuffisante, les forces musculaires diminuent de plus en plus, le système nerveux devient prédominant; et le cerveau étant prédisposé, chez les gens inactifs, par l'anxiété qui résulte de la prolongation de leur état de malaise, et par le genre de leurs occupations chez les hommes de cabinet aussi-bien que chez ceux qui sont en proie à une affection morale, les phénomènes caractéristiques de la pathidie ne tardent pas à se manifester.

D'autres fois, la crainte que font naître les suites d'une maladie imparfaitement guérie, ou que les malades croient ne l'avoir pas été entièrement, détermine en eux une perplexité continuelle et leur fait prendre les dérangemens, même les plus insignifians, qui peuvent survenir dans leur santé pour des récidives de la maladie antérieure ; tandis que ces dérangemens, tels que palpitations, troubles dans les digestions, etc., ne sont le plus souvent qu'une conséquence de leur état moral.

Beaucoup de jeunes gens sont dans ce cas : les étudians en médecine, qui, par la nature de leurs études, sont plutôt à même de prévoir les conséquences funestes de beaucoup de maladies, et qui, dans les commencemens surtout, sont plus vivement frappés par tout ce que leur prognostic présente de grave, qui sont en outre obligés de se livrer continuellement à des excès de travail, s'accordant à peine le temps de prendre leurs repas, précipitation qui, comme chacun sait, doit contribuer à rendre les digestions difficiles, et passant, surtout à cette époque, la plus grande partie de leur temps dans les hôpitaux et dans les amphithéâtres de dissection ; soumis, par conséquent, à toutes les influences capables d'affaiblir

leur économie, sont particulièrement sujets à la pathidie déterminée par ce genre de causes.

Il n'est peut-être pas de professeur à l'École qui ne puisse au besoin citer un grand nombre de faits de ce genre.

On a encore vu l'invasion de la pathidie suivre plus ou moins immédiatement la suppression d'un écoulement sanguin naturel ou accidentel, ou même une autre maladie qui avait disparu ; mais ici il est impossible de nier le transport des forces de la vie, en excès dans le point primitivement malade, sur celui qui, dans tout le reste de l'économie, était le plus disposé à le devenir. On ne saurait nier la nécessité de cette prédisposition, puisque l'on voit tous les jours des métastasses se faire, et que les malades ne sont pas toujours alors atteints de pathidie. Tous les médecins, et même les gens du monde, savent d'ailleurs que, de cent personnes placées dans les mêmes conditions, en apparence au moins, et soumises à un même accident, il ne s'en trouvera peut-être pas deux chez lesquelles il en résulte la même maladie.

3°. *Cette maladie, toujours due à une prédisposition héréditaire ou acquise, peut avoir été préparée ou déterminée par une lésion quelconque dans un organe quel qu'il soit.*

Et d'abord, tout malade dont l'affection est tant soit peu intense, surtout si elle excite des douleurs vives et prolongées, est pathidiaque, au moins accidentellement. On rencontre, en effet, peu d'hommes assez courageux, dans cette situation, pour ne pas exagérer la douleur à laquelle ils sont en proie, et pour se défendre même de l'accuser où elle n'est pas. Mais si cet état persiste pendant long-temps, si même la maladie, quoique peu douloureuse, est chronique, la continuité de son action sur le cerveau ne pourra-t-elle pas faire naître la disposition propre à la pathidie? et, dès-lors, cette nouvelle affection ne deviendra-t-elle pas un obstacle à la guérison de la première? Chez ces malades, qui, par les retours continuels qu'ils font

sur leur santé et par les craintes qu'ils en conçoivent pour l'avenir, sont très-souvent conduits au marasme et finissent par succomber, victimes de maladies qui, avec une meilleure disposition d'esprit, eussent peut-être marché rapidement vers la guérison.

C'est, sans aucun doute, à la très-grande fréquence des cas dans lesquels les troubles de la digestion précèdent ou accompagnent la pathidie, qu'il faut attribuer l'opinion des auteurs qui ont placé le siége de cette affection dans l'abdomen, et surtout dans l'estomac. Des opinions physiologiques erronées, en plaçant le siége des passions dans le centre nerveux épigastrique, ont encore contribué à donner une apparence de justesse à cette erreur, au sujet d'une maladie qui reconnaît souvent les passions pour cause; mais comme celles-ci ne sont qu'une dépendance de l'intelligence, à laquelle on ne saurait justement attribuer d'autre organe que le cerveau, c'est dans les dérangemens du cerveau qu'on doit chercher la cause de ceux que présente l'intelligence.

Cette erreur devait nécessairement amener ses conséquences. Aussi, forcés d'avouer que la digestion pouvait rester intacte, et elle l'est plus souvent qu'on ne l'admet, dans une maladie qu'on regardait comme affectant spécialement les organes digestifs, on a été obligé d'avancer que, si les symptômes gastriques n'étaient pas toujours manifestes, c'est qu'alors ils étaient obscurcis par les autres phénomènes morbides : assertion qui n'est pas soutenable. En effet, outre qu'il est peu conséquent d'admettre l'existence d'un phénomène que rien ne révèle à nos sens, le raisonnement et l'expérience se réunissent pour réfuter cette opinion, car l'imperfection de la digestion entraîne inévitablement celle de la nutrition; aussi, la réparation étant insuffisante chez les pathidiaques qui offrent des dérangemens non équivoques du côté de l'estomac, ceux-ci maigrissent-ils plus ou moins rapidement et finissent-ils tôt ou tard par être réduits au marasme, tandis que ceux qui n'en présentent pas, ou n'en présentent que de légers, conservent leurs forces et leur embonpoint, alors même que la maladie dure depuis déjà fort long-temps.

Nature.

Quelle est la nature de la pathidie? L'anatomie pathologique, qui seule est en droit de nous le révéler, n'a pas encore réussi à éclairer de son flambeau ce point important d'une maladie qui n'a peut-être jamais occasioné la mort par elle-même. Les nombreuses altérations organiques trouvées à la nécropsie chez un grand nombre d'individus atteints de cette affection, n'embrassant rien moins que le cadre entier de la nosographie médicale, ne nous fournissent pas plus de lumières à ce sujet; mais ces recherches sont entièrement dues aux anciens, qui, prévenus, comme on sait, sur le siége de cette affection, se sont bien gardé d'en rechercher les traces dans un point où ils ne soupçonnaient pas qu'elle dût avoir existé. D'ailleurs, l'étude du cerveau, considérée sous le rapport pathologique, était fort peu avancée chez eux; d'autre part, les occasions de faire ces recherches étant extrêmement rares, il n'en existe peut-être pas de relation chez les modernes : du moins, M. *Georget* lui-même n'a-t-il rapporté que le résultat des travaux de *Lieutaud.*

Dire que sa nature est nerveuse, ne serait, selon moi, qu'employer un mot scientifique pour colorer notre ignorance à ce sujet. Nous ignorons encore, en effet, ce que c'est qu'une affection nerveuse; et beaucoup de maladies que, faute de mieux, nos devanciers avaient rangées dans cette cathégorie, en ont été retirées et placées successivement dans les classes auxquelles elles appartiennent, depuis la découverte de la véritable route à suivre pour faire des progrès dans les sciences, l'observation aidée de l'expérience, c'est à dire, pour la médecine, l'anatomie pathologique aidée de l'observation clinique. Cette découverte, qui élève la médecine moderne autant au-dessus de la médecine antique que la lumière l'est au-dessus de l'obscurité! exploitée avec autant de gloire que de bonheur par les professeurs de cette école célèbre, a déjà fait faire à la science des pas immenses. C'est à elle, par exemple, qu'il est dû de savoir aujourd'hui que la paralysie est loin

d'être le résultat de l'affaiblissement des prétendues propriétés vitales et de demander par conséquent, d'après l'axiôme *contraria contrariis superantur*, les excitans de toute espèce pour relever ces propriétés affaiblies; bien plus, on a reconnu que ces excitans agissaient entièrement dans le sens de la cause, et que cette erreur de l'ancienne médecine avait dû être fatale à des milliers de malheureux.

La pathidie peut-elle être considérée comme inflammatoire? Il sera difficile peut-être de penser qu'une inflammation, quelque faible qu'elle soit d'ailleurs, puisse durer des mois et même des années sans laisser de traces après elle dans les organes qui en ont été le siége; ne sait-on pas aussi qu'il ne faut parfois que quelques instans, lors même que la maladie est déjà fort ancienne, pour la voir disparaître comme par enchantement, avec la soustraction de la cause qui l'avait fait naître et qui l'entretenait, surtout lorsque celle-ci est purement morale : c'est ainsi que la satisfaction de désirs long-temps contrariés, le départ pour un voyage ou tout autre moyen ont souvent opéré des cures que l'on pourrait regarder comme miraculeuses. Néanmoins il serait possible d'objecter que, dans ce cas, un degré d'inflammation peu intense, et par conséquent peu susceptible de laisser des traces, était entretenu dans un point de l'encéphale servant d'organe à la série d'idées auxquelles le malade était continuellement livré, et a disparu spontanément par le repos de l'organe, dès qu'un moyen de distraction quelconque a amené une nouvelle série d'idées dont le siége est dans un point différent du premier.

Symptômes.

Quoi qu'il en soit, nous allons décrire d'une manière générale les symptômes que cette maladie présente le plus ordinairement; et c'est à M. *Chomel* que nous empruntons cette description, qui, nous le pensons du moins, ne laissera plus aucun doute sur la justesse de notre manière de voir relativement à son siége.

Les principaux phénomènes de l'hypochondrie, dit M. *Chomel*, portent sur les fonctions cérébrales : un changement remarquable

s'opère peu à peu dans le caractère, qui devient chagrin, irrésolu, ombrageux, irascible; le malade exprime ses maux dans des termes si exagérés et si bizarres, que son langage a quelque chose de particulier; son jugement, qui reste sain dans toutes les choses qui lui sont étrangères, se déprave manifestement dans celles qui ont ou qui paraissent avoir quelque rapport avec sa propre position. Tous les objets se présentent à sa pensée sous les couleurs les plus sombres; il tombe dans un état habituel d'engourdissement, dont il ne sort que momentanément pour s'abandonner à des élans de joie ou à une tristesse immodérée; son sommeil est inquiet et souvent plus pénible que l'état de veilles; il accuse, dans diverses parties, des sensations douloureuses, extraordinaires, des mouvemens intérieurs, des battemens, des crispations, des bouillonnemens, du froid ou de la chaleur. Les sensations sont souvent mobiles, passagères; elles se succèdent avec rapidité, et sont remplacées par d'autres plus singulières encore. Les organes des sens offrent une susceptibilité extrême: le bruit, la lumière, le frottement de quelque corps produisent des commotions violentes. Toutes les parties susceptibles de mouvemens en offrent d'irréguliers, de la même manière que toutes celles qui sont susceptibles de sensations en présentent d'anomales. Les malades éprouvent des crampes, des mouvemens involontaires, des tremblemens, des tressaillemens; quelques-uns ont de l'aversion pour toute espèce d'exercice. Les digestions sont souvent dérangées; l'épigastre est le siége d'un malaise ou gonflemens incommode; l'appétit est souvent diminué, l'estomac paresseux, le ventre resserré. La respiration est quelquefois gênée; une constriction obscure s'oppose à l'entière dilatation du thorax. Des causes légères donnent lieu à des palpitations et à des défaillances. La distribution de la chaleur dans les diverses régions du corps est souvent irrégulière; quelques parties sont brûlantes, tandis que d'autres sont froides. Les sécrétions offrent aussi des troubles particuliers; la transpiration cutanée est souvent diminuée, l'urine est incolore, l'exhalation des gaz dans le canal digestif est augmentée.

Nous devons faire observer qu'il n'est peut-être jamais arrivé que tous ces phénomènes se soient montrés sur le même individu, et que plus d'une fois on a attribué à la pathidie des symptômes qui appartenaient évidemment à d'autres affections concomittantes.

Un homme, âgé de cinquante-deux ans, né de parens qui furent disposés à l'hypochondrie, et dont le père mourut apoplectique après trois attaques successives, parvint jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans sans avoir éprouvé dans son état de santé habituelle aucun dérangement notable, et même sans avoir jamais commis aucun excès.

Peu après la fatale journée du 10 août 1792, dont il fût vivement affecté, il ressentit une sorte de contraction violente, de resserrement involontaire, tant dans la poitrine qu'à la partie inférieure de la région abdominale. Ces premiers accidens se renouvelèrent avec plus de force, lors des événemens déplorables des 2 et 3 septembre de la même année; il éprouvait fréquemment de l'embaras vers l'estomac, des borborygmes, des douleurs, tantôt fixes, tantôt vagues; son appétit diminua; *son sommeil était agité; et dès qu'il voulait se reposer il était pris d'un malaise qui l'obligeait à marcher ou à se tenir debout, afin d'être soulagé.*

Depuis 1793 jusqu'en 1797 il rendit beaucoup d'ascarides, sans qu'il en résultât aucun soulagement; il prit dans cet intervalle beaucoup de remèdes et quatre-vingts bains tièdes, qui ne changèrent rien à sa position.

Au mois de février 1798, étant encore au lit entre six et sept heures du matin, il s'aperçut que le côté gauche du visage avait perdu de sa sensibilité naturelle, et que le bras et la jambe correspondans étaient frappés de paralysie; avec beaucoup de peine, et à l'aide d'un bâton, il put faire quelques pas pour appeler du secours. On lui fit prendre de l'eau de cologne, on lui frictionna le visage et tout le corps avec divers spiritueux. Le médecin lui prescrivit l'émétique, auquel il joignit le vésicatoire et les frictions usitées. Ces moyens ne furent pas sans effet; mais le malade dut à l'électricité, employée pendant six semaines, l'usage de ses membres; il ne lui reste qu'un

peu de gêne dans l'articulation, un léger embarras à l'œil gauche et vers la langue, et un fourmillement à l'extrémité des doigts. Enfin on lui mit au bras un cautère, qui parut dissiper la roideur des articulations.

Au printemps de 1798, cet individu *éprouvait des spasmes, de l'oppression, de la difficulté à respirer et toujours des douleurs :* il lui semblait que tous les viscères abdominaux étaient abandonnés à leur propre poids, et qu'ils tiraillaient l'estomac ; ce qui rendait la marche difficile, et lui faisait préférer le repos, surtout celui du lit.

Qui ne reconnaît dans cette observation une affection du cœur, dont les symptômes ont été méconnus en les confondant avec ceux de l'hypochondrie. Dans la première attaque, par exemple, celle de 1792, *le sommeil était agité, et dès qu'il voulait se reposer* (se coucher probablement) *il était pris d'un malaise qui l'obligeait à marcher ou à se tenir debout, afin d'être soulagé.* Et au printemps de 1798, où, après une attaque d'apoplexie, *il éprouvait des spasmes, de l'oppression, de la difficulté à respirer et toujours des douleurs !*

D'autres fois les symptômes de la pathidie ont été attribués à une maladie différente, qu'ils simulaient plus ou moins exactement.

Une jeune personne, douée de beaucoup de vivacité et d'enjouement, avait contracté de l'inclination pour un jeune homme employé chez ses parens ; ceux-ci, s'en étant aperçus, éloignèrent cet individu, qui dès-lors cessa toute tentative de fréquentation. A partir de cet instant, la jeune fille devint mélancolique, elle ne mangeait plus et maigrissait rapidement ; de plus, sa respiration était gênée, et elle était continuellement en proie à une toux sèche, ainsi qu'à des douleurs vagues, surtout dans le dos, etc. Le médecin ordinaire de la maison, la croyant phthisique, avait prescrit l'hydrogala pour toute boisson, et l'application entre les deux épaules d'un épithème de poix de Bourgogne. Les circonstances m'ayant mis en rapport avec cette famille, on réclama mon avis. Sans rejeter entièrement celui du praticien honorable qui m'avait précédé, ayant d'ailleurs été informé des circonstances antérieures à la maladie, je pensai que seules elles en

étaient probablement la cause, et je conseillai le mariage avec l'objet aimé ; il fut résolu. La jeune personne a repris de la gaîté, de l'embonpoint ; plusieurs fois elle est devenue mère, et n'a jamais éprouvé aucun symptôme qui pût la faire croire atteinte par une affection du poumon.

Causes.

D'après tout ce que nous avons dit en développant notre définition, nous croyons pouvoir nous abstenir d'entrer dans de nouveaux détails sur les causes de cette maladie, qui sont d'ailleurs extrêmement nombreuses et très-variées.

Marche.

Sa marche est extrêmement irrégulière, et sujette à des paroxysmes qui sont dus le plus souvent au renouvellement des causes, et peuvent quelquefois suivre la marche des saisons, ainsi que les variations atmosphériques. Certains pathidiaques sont tellement sous cette dernière influence, qu'en voyant redoubler leur inquiétude et leur souffrance, on pourrait presqu'à coup sûr annoncer quelque changement peu éloigné dans la température et l'électricité de l'atmosphère.

Durée et prognostic.

La durée de la pathidie, lorsque cette affection est simple, est plus ou moins longue, selon les circonstances dans lesquelles se trouve le sujet. Elle peut quelquefois n'abréger pas sensiblement l'existence et persister aussi long-temps qu'elle ; mais, ainsi que nous l'avons fait pressentir, le trouble des différens organes, d'abord sympathique et sous la dépendance immédiate de l'affection du cerveau, peut par sa persistance amener des désorganisations variées et plus ou moins profondes, et parconséquent devenir une cause indirecte de mort. Ainsi, par exemple, la faiblesse de l'estomac, qui est la cause la plus ordinaire de la difficulté des digestions dans cette maladie, ne per-

mettant pas à ce viscère d'exercer la plénitude de son action sur les alimens, ceux-ci agissent continuellement sur ses parois à la manière des corps étrangers; de là une cause d'irritation d'où peut résulter d'abord une inflammation chronique, et peut être après un temps plus ou moins long la dégénération cancéreuse ou autre. Les troubles de la respiration, exposant les poumons à de fréquens engorgemens, pourront occasioner l'hémoptysie, l'apoplexie pulmonaire, les inflammations, etc., et surtout faciliter la dégénérescence tuberculeuse chez les individus prédisposés à cette terrible affection. Les troubles de la circulation finiront par déterminer la dilatation morbide du cœur et des gros vaisseaux; mais le foie, mais la rate, etc., peuvent aussi devenir le siége d'altérations consécutives. Cependant les malades de leur côté, étant ordinairement très-enclins à se droguer, pourront bien aussi, ce qui n'est malheureusement que trop probable, faire naître quelque altération nouvelle dans leur économie par des traitemens intempestifs ou mal dirigés, soit internes, soit même externes.

Quand au prognostic, lorsque l'affection est simple, il n'est pas nécessairement grave, puisqu'il n'est peut-être jamais arrivé qu'elle ait occasioné la mort par elle-même; mais, ainsi que nous venons de le voir, elle est fréquemment compliquée, soit primitivement, soit d'une manière consécutive, et alors la gravité du prognostic est relative à la complication. Cependant, alors même qu'elle est simple, il dépend encore des circonstances dans lesquelles le malade se trouve placé. On conçoit, en effet, que si l'on ne peut détruire la cause la maladie persistera, à moins que celle-ci ne soit de nature à se détruire spontanément; tel serait le cas d'un violent chagrin, qui, presque toujours, s'use avec le temps.

Diagnostic.

Le diagnostic de cette maladie est ordinairement assez facile lorsqu'elle est simple; mais il n'en est plus de même quand elle est com-

pliquée ; en effet, ses complications étant parfois très-insidieuses, le rendent d'autant plus difficiles.

Ce serait peut-être ici le lieu de décrire les sources de cette difficulté ; mais le diagnostic des complications rentrant dans le diagnostic général des maladies, nous le regardons comme étranger à notre sujet, nous réservant d'ailleurs de donner dans l'argumentation tous les développemens qu'on pourra désirer à cet égard.

Traitement.

Il en est encore de même pour le traitement, qui, lorsque la maladie est simple, doit être basé sur l'hygiène beaucoup plus que sur la thérapeutique. Lorsque, au contraire, elle est compliquée, il rentre dans le domaine de la thérapeutique générale. Néanmoins, il doit alors être modifié par la présence de la pathidie, qui d'ailleurs en augmente souvent les difficultés.

Nous nous contenterons d'exposer superficiellement les bases du traitement de cette maladie, considérée en général et comme étant dans son plus grand état de simplicité, nous en référant encore à l'argumentation ; car ce sujet demanderait, pour être traité convenablement, une étendue que ne comporte pas la nature de ce travail.

Thérapeutique. Comme la pathidie s'accompagne le plus ordinairement de lenteur dans la digestion, la faiblesse de l'estomac, lorsque toutefois elle est la cause des dérangemens qui surviennent dans cette fonction, nous paraît réclamer manifestement l'usage des toniques. Les troubles de la circulation réclameraient-ils l'emploi de la digitale ? Je crois que ce ne sera pas sans y avoir mûrement réfléchi que l'on devra se décider à employer ce médicament, qui d'ailleurs sera remplacé avec beaucoup d'avantage par la saignée, tant générale que locale, lorsque ces troubles tiendront à une pléthore manifeste. Il en sera de même pour les troubles de la respiration : ceux-ci étant manifestement une corrélation des premiers. La chaleur à la tête, la rougeur de la face, l'insomnie, etc., réclameront encore l'usage de

ce moyen, ainsi que des bains locaux ou généraux, des applications froides, etc. L'emploi des narcotiques ne serait peut-être pas sans inconvénient, surtout s'il était prouvé que cette maladie soit de nature inflammatoire.

Hygiène. Les individus atteints ce cette maladie devront éloigner avec soin toutes les circonstances qui, regardées comme l'ayant fait naître, serviraient par conséquent tout au moins à en occasioner les paroxysmes. Les excès de travail, surtout lorsque celui-ci, par sa nature, oblige à demeurer en repos, et à la répétition fastidieuse des mêmes actes qui en en a été regardée comme l'une des causes les plus puissantes, particulièrement chez beaucoup d'employés, devront être évités ou au moins alternés avec un repos actif, tel que la promenade à l'air libre et au milieu de la végétation, dans la saison toutefois. Ils devront en outre éviter les variations brusques de la température, surtout le passage subit du chaud au froid, qui, en occasionant la suppression de la transpiration, a souvent amené la disposition nécessaire pour contracter cette maladie, qu'il peut d'ailleurs occasioner à lui seul, aussi-bien que toutes les autres causes prédisposantes : à cet effet, comme ces malades sont ordinairement très-sensibles au froid, ils devront prendre de bonne heure les vêtemens d'hiver et ne les quitter que fort tard ; la matière de ces vêtemens sera la laine, teinte de couleurs sombres, afin de diminuer encore sa capacité pour le calorique. Le séjour à la campagne leur sera très-convenable, lorsque surtout ils s'y livreront aux travaux du jardinage, qui sont toujours d'une grande utilité, à cause des distractions multipliées que procurent ordinairement les soins nécessités par l'éducation des végétaux, et surtout à cause de la tendre sollicitude qui naît dans l'esprit des malades pour ces êtres auxquels ils ont en quelque sorte donné l'existence, sollicitude qui doit agir avec beaucoup d'avantage lorsque la maladie est principalement due à une cause morale qu'il s'agit d'affaiblir. Cependant quelques malades se trouveront mieux de s'y livrer à la natation, à la chasse, aux courses de chevaux, etc., enfin à tous les exercices qui nécessitent beaucoup de

mouvement. C'est à la sagacité du médecin qu'appartient le choix du genre d'occupation auxquelles le sujet devra se livrer. On a vu beaucoup de malades retirer un grand bien des voyages aux eaux minérales; cependant la vie bruyante que l'on mène dans quelques-uns de ces établissemens, utile dans beaucoup de cas, ne serait peut-être pas sans inconvénient pour quelques individus. Les promenades en bateau, outre l'avantage du mouvement que nécessite le maniement de la rame, joint à l'attention continuelle qu'exige la direction de l'esquif, étant encore le plus souvent une occasion de réunion agréable, peuvent de même être extrêmement avantageuses; les jeux de volant, si agréables, puisqu'ils préjugent toujours la participation des femmes, ceux de billard, etc., sont encore applicables au traitement de la maladie dont nous parlons.

Mais, quels que soient les moyens qu'on juge convenable d'employer, il faut avoir grand soin d'empêcher les pathidiaques d'être livrés à eux-mêmes lorsqu'ils sont dans l'inaction, et surtout d'éloigner d'eux les individus atteints de la même affection, les commères et les savans de société, qui ont toujours en poche quelque panacée, quelque remède infaillible pour guérir tous les maux, et dont les recettes ne pourraient guère servir qu'à augmenter l'anxiété, en amenant de nouvelles déceptions. Trop heureux encore si ces remèdes, administrés sur les chances les plus misérables, celles d'un vain hasard, ne servaient, en outre, à procurer quelque nouvelle affection, qui, venant s'ajouter à la première, pourrait en entraver la guérison et en augmenter les chances funestes!

CONCLUSIONS.

La maladie décrite par les auteurs sous le nom d'*hypochondrie* n'ayant pas son siége dans les hypochondres, vers lesquels même il ne se manifeste quelquefois aucun symptôme pendant son cours, doit cesser de porter un nom qui consacre une erreur.

Le siége de cette altération pathologique étant dans le cerveau, et

paraissant affecter spécialement la partie de ce viscère qui sert d'organe à l'intelligence, nous proposons de la nommer *pathidie*.

Sa nature pourrait bien être inflammatoire.

Ses symptômes essentiels sont, les inquiétudes relatives à la santé, et la manifestation de douleurs vagues, que les malades exagèrent, et qu'ils rapportent souvent à des maladies dont ils connaissent d'ailleurs plus ou moins imparfaitement les descriptions.

Sa marche est irrégulière et sujette à des paroxysmes.

Ses causes sont le plus ordinairement morales; cependant elle peut remplacer une autre maladie.

Son diagnostic est, dans la plupart des cas, peu difficile, surtout lorsqu'elle est simple.

Il en est de même de son prognostic, qui alors est ordinairement peu grave, relativement au danger immédiat, mais non relativement à la durée, qui peut être fort longue.

Son traitement doit être essentiellement moral et presque entièrement hygiénique.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Cum morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

III.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundo ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè ex his autem pueri; inter ipsos sunt alacriores. *Ibid.*, *aph.* 13.

IV.

In omni morbo, mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est: contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

V.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Ibid.*, *aph.* 3.